

## Littérature québécoise

---

Number 33, October–November 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20090ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(1988). Review of [Littérature québécoise]. *Nuit blanche*, (33), 10–13.

## RUE DES PETITS-DORTOIRS

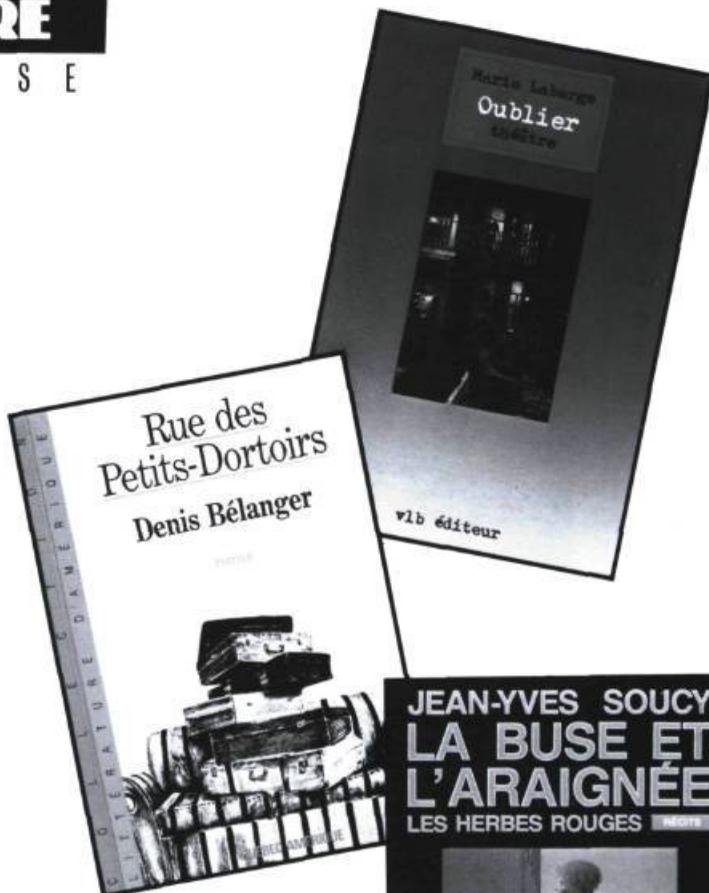
Denis Bélanger  
Québec/Amérique,  
1988; 14,95 \$

Écrire à partir de cinq portraits de Québécois du début de ce siècle: Hortense, Marie-Rose, Olive, Alphondor et Théophile. Voilà le projet établi en début d'année 1983 par six auteurs ayant envie de se raconter des histoires. Seul Denis Bélanger mènera le projet jusqu'à publication, cinq ans plus tard. Ainsi naît la *Rue des Petits-Dortoirs*. Premier roman de Denis Bélanger, scénariste, dramaturge, chroniqueur, voyageur et amoureux des langues.

Issu d'une nouvelle, le roman grandira avec les années. Les cinq personnages bien dessinés, étonnants, auxquels Denis Bélanger a permis d'habiter la marge (en ce sens, ils ne sont pas représentatifs du Montréal 1906 et exigent du lecteur une prise du texte à plusieurs niveaux), se trouveront un cadre: une vieille maison «à franges de dentelle» et une rue, celle des Petits-Dortoirs.

Romulus Ducharme a maintenant 80 ans, il revient après bien des années dans cette vieille demeure miraculeusement épargnée par le Roi de cette ville «qui démolissait systématiquement ses souvenirs pour les reconstruire à sa façon... Disparaissaient donc, l'une après l'autre, les vieilles maisons à pignons...» (p.11). Romulus Ducharme, donc, se souvient et se met à écrire l'histoire de la maison, l'enlevant ainsi au pouvoir du roi pour la soumettre à celui des mots. Un grand projet qui nous arrive sous forme de «portrait d'époque et [d']étude de caractères (mais qui) en réalité [c']est une histoire d'amour qui ne dit pas son nom» (J.-R. Boivin, *Le Devoir*, 09/04/88). Un texte plein du plaisir de la création.

Une sorte de malaise me prend pourtant en sortant de la maison de la rue des Petits-Dortoirs, j'avais oublié que



cette maison n'existait encore que grâce à un oubli du roi, je me trouvais devant une maison maintenant interdite, et de cela, une fois le prologue terminé, il n'avait plus été question. C'est comme si une pièce entière de la maison était restée secrète. Ce livre est à lire, certainement. Et l'auteur à surveiller. Un deuxième roman, *Une pierre blanche* est en préparation.

Maryse Choinière

LA BUSE ET  
L'ARAIGNÉE  
Jean-Yves Soucy  
Les Herbes rouges,  
1988; 16,95 \$

On se souvient du premier personnage de Jean-Yves Soucy qui satisfaisait son désir d'une grosse ourse grasse, fraîchement abattue (*Un Dieu chasseur*). S'il était encore de mise de juger les oeuvres littéraires selon des critères moraux, *La buse et l'araignée* serait immédiatement condamnée à la catégorie des livres à déconseiller... Disons-le tout de go, c'est un livre abominable.

Il y est bien entendu question de *la chose* dans ses manifestations les plus noires. Pour qui s'en croyait blasé, il

semble que Soucy explore de nouvelles avenues puisqu'il réussit encore à choquer.

Deux courts récits. Sophie *la buse*, une gamine de dix ans qui partage la même richesse de vocabulaire que les enfants ducharmiens, se repaît de la culpabilité émanant des yeux des vieillards lubriques qu'elle masturbe gratuitement dans les buissons. S'ajoute à cette nourriture spirituelle, un fétichisme absolument répugnant à l'égard de sa mère dont la logique la conduit à...Beurk!

Face deux. Alain, un adolescent grand séducteur de vieilles dames, amène opiniâtrement sa mère à le prendre pour seul amant. Une histoire tout aussi perverse qui a cependant le mérite d'être plus propre.

Soucy publiait récemment *Les esclaves* (Les Herbes Rouges, 1987), un essai sur le sadomasochisme présenté sous la forme d'une nouvelle. Un sujet guère plus ragoutant que les fantaisies incestueuses de *La buse et l'araignée*, mais dont le traitement permettait au lec-

teur de conserver une confortable distance critique vis-à-vis des personnages. Ici, on a le sentiment de devoir *subir* la narration des exploits de ces deux enfants terribles.

Soucy a beau opter pour une perspective oedipienne, il en fait un postulat absurde et projette de fait ses personnages aux antipodes de toute vraisemblance psychologique. C'est un livre actif, dérangeant. Une sorte de thérapie, mais qui nous guérira de Dieu sait quoi...

Patrick Gonzalez

OUBLIER  
Marie Laberge  
VLB, 1987; 9,95 \$

LA DÉPOSITION  
Hélène Pedneault  
VLB, 1988; 9,95 \$

TIENS TES RÊVES  
Sylvain Héту et alli  
VLB, 1988; 9,95 \$

Réunies à l'occasion de la mort prochaine de leur mère atteinte de la maladie d'Alzheimer, et qui dépérit à vue d'oeil, quatre soeurs en profitent pour «oublier» le vide de leur enfance. Joanne, Judith et Micheline dénoncent les iniquités de cette mère impatiente, égoïste, et coupable d'adultère. Leurs griefs ne rencontrent pas d'écho chez leur soeur aînée, Jacqueline, la «voix de la raison», fille de principes, parfaite réplique de sa mère, qui est demeurée attachée au passé et à ses valeurs. Après avoir abattu les remparts de leurs angoisses, de leur haine et de leur indifférence, Joanne, Judith et Micheline tournent le dos aux morts et filent vers la liberté, la vie, en laissant Jacqueline se complaire dans sa culpabilité et dans son amour «souffrant» et «torturant». L'intensité dramatique créée par Marie Laberge dans *Oublier* force les personnages au dépouillement libérant leur conscience des corps morts, des refoulements trop longtemps contenus.

C'est également une relation mère/fille que propose Hélène Pedneault dans *La déposition* qui met en jeu un inspecteur et une jeune femme, Léna, qu'il tente par tous les moyens d'amener à s'avouer matricide. Rude tâche, puisque Léna se sert des

mots comme d'un «écran», comme d'un «gilet pare-balles» et que, lorsqu'elle se sent traquée et vulnérable, l'humour accourt à sa rescousse. Malgré l'assurance et la farouche résistance de l'incriminée, l'inspecteur parviendra à ouvrir une brèche dans sa coquille libérant le trop plein amour de la fille envers sa mère. Basée sur une analepse, la pièce enferme toute sa richesse et son intensité dans les mots qui sont autant de marques à un amour passionné, refoulé au point de sommeiller dans les profondeurs du cœur.

Dans *Tiens tes rêves*, les adolescents Martin et Geneviève vivent leur premier amour et ipso facto leur première relation sexuelle. Contrairement aux personnages des romans Harlequin dont Geneviève est friande, l'aventure, qui repose sur le mensonge, est décevante voire frustrante. La pièce aborde avec justesse et simplicité le thème de la sexualité chez les adolescents comme pour les mettre en garde contre les lubies, les rêves et les illusions que colportent à pleines pages les romans à l'eau de rose.

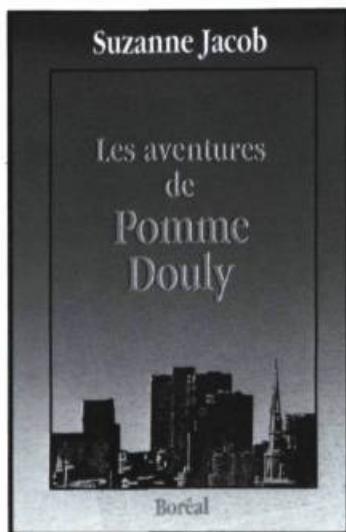
Denis Carrier

## LES AVENTURES DE POMME DOULY

Suzanne Jacob  
Boréal, 1988; 13,95 \$

Pomme Douly a trente et un ans. Depuis qu'elle est née, elle éprouve «d'insurmontables difficultés à acquiescer» (p.31). À vrai dire, elle est incapable de coller tous les fragments d'images, tous les bouts d'émotions sans lesquels elle ne peut se ressembler, se reconnaître. À travers les petits détails de la vie quotidienne — ceux qui très souvent en influencent les grands événements — elle va donc apprendre à dire ce qu'elle ressent, ce qu'elle aime et qui elle aime, afin de pouvoir aller plus librement vers les autres. Elle n'aura plus besoin de fuir sous de faux prétextes.

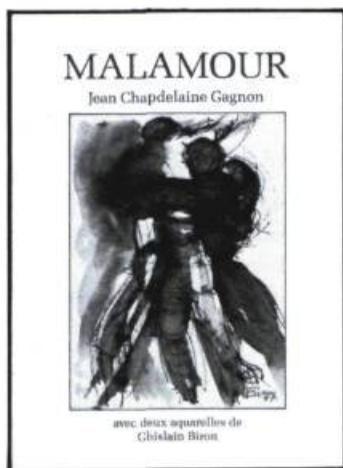
Ce cheminement (ô mot bienheureux des temps modernes!), l'auteure l'exprime dans des propos neufs, dans des termes encore jamais mis en relation, ce qui donne un récit peu ordinaire fait de contours et de détours, de situations remplies d'humour



et d'observations pleines d'humour. À cet égard, la partie intitulée «L'anachorète» (notamment le passage sur les guichets automatiques) est époustouflante.

Dans ce livre touchant, Suzanne Jacob, dont l'écriture ne cesse de s'affiner et de surprendre, jette une fois de plus un regard éclairé et éclairant sur l'identité féminine (Flore Cocon, Laura Laur, Galatée et Pomme Douly sont sans aucun doute de très proches parentes), cela sans parti pris, car elle sait rejoindre tout être humain en quête de sa propre vérité. Comment parvient-elle à cette authenticité? C'est simple: elle ne craint pas de mettre «les questions vis-à-vis les réponses» (p.85).

Michel Dufour



**MALAMOUR**  
Jean Chapdelaine Gagnon  
Le Noroît, 1988; 8,00 \$

Déjà par le titre du recueil, *Malamour*, Jean Chapdelaine Gagnon dévoile la thématique fort simple de ses poèmes: le mal d'amour ou plus précisément la souffrance causée par

le départ de l'être aimé. Le thème peut paraître banal en soi mais quelqu'un n'a-t-il pas déjà affirmé que tout étant dit, c'était la manière de le dire qui importait? Or, le premier poème séduit d'emblée le lecteur: «Pour la dernière fois peut-être / Je parlerai de toi/ Comme d'un fruit défendu/ De l'arbre que j'étais de celui/ Que tu fus t'en souviens-tu». Les visages de l'absence défilent tour à tour, la douleur se nuance à mesure que la mémoire restitue les bribes du passé. Au fil de la lecture, on assiste simultanément — par-delà et à travers l'échec d'une relation amoureuse — à une quête de la parole et du sens même de la vie, quête qui n'aboutit point: «Depuis longtemps j'ai cessé le décompte/ De ton absence/ Je ne suis plus qu'un homme tombé». Il est regrettable toutefois que la partie intitulée «Temps gris» vienne affaiblir la qualité du recueil puisqu'elle recèle nombre de clichés («Et je m'ennuie de/ Moi/ En t'attendant») et de banalités («J'ai froid/ Et toi quel froid/ Te guette mon amour») qui étonnent sous la plume d'un poète qui n'en est plus à ses premiers pas.

Un petit recueil d'un extrême sensibilité qui, dans son ensemble, ne décevra pas les amateurs de poésie.

Hélène Marcotte

**LE CONTE FANTASTIQUE QUÉBÉCOIS AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE**  
Aurélien Boivin  
**ANTHOLOGIE DE LA NOUVELLE ET DU CONTE FANTASTIQUE QUÉBÉCOIS AU XX<sup>e</sup> SIÈCLE**  
Maurice Émond  
Fides, 1987; 7,95 \$ et 4,95 \$

Une anthologie est le fruit d'une nécessité, celle de dégager d'une production abondante les textes qui font montre des plus hautes qualités esthétiques ou qui représentent le mieux certains courants. Il est donc de mise, lors de leur parution, d'interroger la pertinence des oeuvres retenues... et de celles qui ne l'ont pas été. Dans le cas des deux recueils dont il est question ici, ce type de critique ne nous semble pas judicieux: d'un côté, M. Boivin ne pouvait pas réinventer un menu tellement

## le conte fantastique québécois au XIX<sup>e</sup> siècle

Aurélien Boivin

Fides



différent de celui qu'avait proposé E.Z. Massicotte dans ses *Conteurs canadiens-français du XIX<sup>e</sup> siècle* publiés en 1902: de l'autre, M. Émond a convié une généreuse majorité des auteurs qui ont publié des contes fantastiques durant les quarante dernières années. En effet, la production québécoise en ce domaine est plutôt maigre et de qualité, disons, discutable. Cependant, cette double publication devrait nous inciter à dépasser l'approche uniquement descriptive et à tenter de replacer le phénomène dans une problématique globale.

Tout d'abord, une précision s'impose: pour le XIX<sup>e</sup> siècle, il vaut mieux parler de conte surnaturel, car le conte de cette époque participe d'un système moniste et résolu moral et sécurisant — les exercices de désamorçage des Fréchette et de Gaspé-père ne font que mieux le confirmer.

C'est en Europe, grâce aux écrivains romantiques surtout, d'origine germanique et anglo-saxonne, que s'effectua le passage du surnaturel merveilleux au fantastique, amoral par nature et fondé sur la dichotomie (relire ce que dit Todorov de l'angoisse engendrée par l'hésitation «entre une explication naturelle et une explication surnaturelle» d'un événement). Au Québec, le passage se fit tardivement — en 1944, avec *Contes pour un homme seul* d'Yves Thériault — et brusquement, comme une rupture. Emprunt d'un genre que nous parvenons difficilement à maîtriser. Cela tient sûrement à une tendance bien française, le goût du rationnel, et aussi à des conditions historiques qui nous ont forcés à ne voir dans la littérature qu'une activité utilitaire et non ludique: il nous fallait rester nous-mêmes, refuser de devenir ▶

l'Autre... le Démon, l'Anglais. Binarité, dichotomie du colonisé! Ce fut (c'est) probablement cela notre fantastique.

Maurice Pouliot

### SORTIR DU PIÈGE

Jean-François Somcynsky  
Pierre Tisseyre,  
1988; 16,95 \$

Jean-François Somcynsky publie depuis plusieurs années. Son premier roman, *Les Rapides*, parut au Cercle du Livre de France en 1966. *Sortir du piège* est sa quatorzième publication. Entre les deux, d'autres romans, des nouvelles, des chants poétiques publiés ici et là (Sherbrooke, Hull, Longueuil,...) au hasard de... Trois prix: Solaris en 1981, le prix Esso du Cercle du Livre de France en 1983 pour *La frontière du milieu* et le prix Louis-Hémon en 1987 pour *Les Visiteurs du pôle Nord*, sont venus couronner son travail.

Et *Sortir du piège*? D'abord quel est ce piège? Par où y sommes-nous entrés? En couverture: un ordinateur, un poudrier dont le miroir est cassé — l'image d'une femme dedans —, un rouge à lèvres rouge, des menottes. Un roman policier? Pas du tout. On plonge en pleine description d'une agression. Viol raté, mais qui laisse des traces, peur, honte, culpabilité.

C'est l'histoire de cette femme blessée qui nous sera racontée. Sa tentative d'en sortir. Elle ne racontera rien à personne, fera le *ménage* dans sa vie amoureuse, professionnelle. Elle se débattrait, jusqu'à ce que naisse en elle l'idée de vengeance. Situation renversée. Elle veut infliger la même horreur. Elle y arrivera après quelques tentatives, pour se retrouver non pas devant la guérison, l'oubli, mais avec un poids encore plus lourd à porter: le piège.

Travail honnête de l'auteur qui a beaucoup lu sur le sujet. Mais la situation grossit jusqu'à atteindre des proportions

rarement vécues. La tentation de l'action est extrême, on se demande comment cela va finir. À travers cela beaucoup de clichés, d'affirmations dont il est permis de douter. Des choses à apprendre toutefois, mais froidement, le tout n'étant pas porté par l'écriture. Celle-ci n'apparaissant ici que comme moyen.

Maryse Choinière

### LA MÉMOIRE À DEUX FACES

Esther Croft  
Boréal, 1988; 14,95 \$

La nouvelle est un genre qui connaît depuis quelques années une faveur particulière auprès des écrivains québécois. Esther Croft en est, qui nous offre un premier recueil de quinze nouvelles paru chez Boréal. Les huit textes qui forment la première partie procèdent d'une même intention: traquer le souvenir de la première enfance, donner un nom à cet ensemble de sensations qui marquent le petit enfant de manière indélébile. Premières sensations, premières frustrations, liées aux besoins vitaux: manger, boire, être au chaud. La maturité porte les stigmates de ces premiers contacts avec le monde; les nouvelles de la deuxième partie constituent autant d'illustrations de cet axiome freu-

dien de base. Les sensations anciennes, enfouies dans la mémoire inconsciente, continuent de présider aux événements de la vie adulte; elles constituent pour la narratrice son répertoire d'interprétation du monde. Jusqu'au moment où la conscience affleure et rend possible le rejet ou la prise en charge de ce répertoire...

On l'aura compris, les nouvelles d'Esther Croft sont largement tributaires de la psychanalyse. Malgré lui le lecteur se retrouve assis derrière le fameux divan à écouter doléances et confidences, hochant la tête d'un air docte quand surgit une image au symbolisme transparent. L'œdipe nous lâchera-t-il un jour? Un peu méchamment, je serais tentée de dire qu'il ne s'agit pas d'écrire joliment ce qu'on raconte à son thérapeute pour en faire de la littérature. Esther Croft a des comptes à régler avec sa famille-je-vous-hais? Sa façon de le faire publiquement me gêne autant que d'assister à une scène de ménage entre deux copains. Car voilà le hic. Ici l'écriture, pour efficace

qu'elle soit, ne parvient pas à toucher suffisamment le lecteur pour qu'il se sente concerné par elle. À aucun moment je n'ai pu faire mienne *La mémoire à deux faces*, à aucun moment je n'ai eu l'impression que les textes qui la composent me parlaient aussi de moi. Ceci dit, il y aura sûrement des amateurs que ce parti pris d'écriture ne gênera pas et qui seront séduits par la grande finesse de ces nouvelles. Le livre a été écrit pour eux.

Marty Laforest

### Ô MA SOURCE!

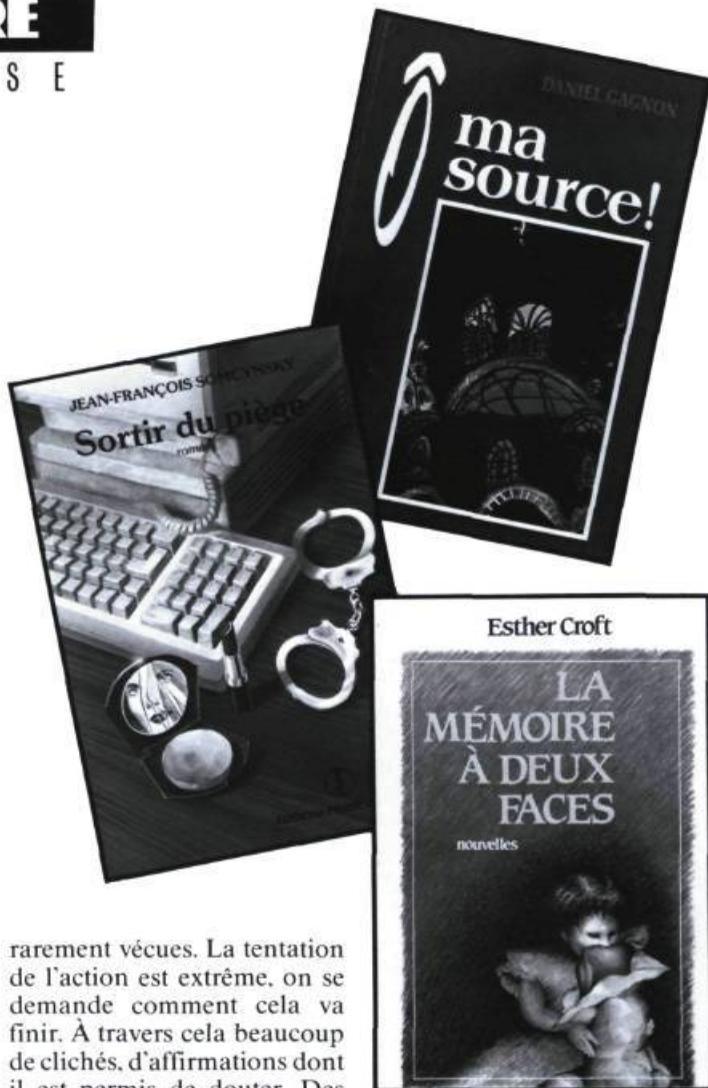
Daniel Gagnon  
Guérin, 1988; 12,95 \$

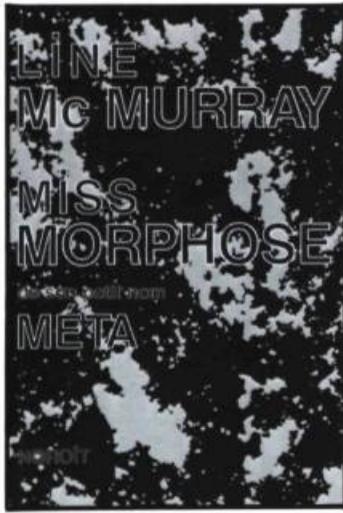
Avec *Ô ma source!*, Daniel Gagnon prouve une fois de plus qu'il a droit à une place de choix dans la littérature québécoise. Depuis *La fille à marier* paru en 1985, l'écrivain a trouvé son style. Sa façon bien personnelle d'utiliser le «je» et le «tu» et/ou le «vous» donne une dimension incantatoire à son écriture. Ses personnages sont toujours en quête d'un(e) autre qu'ils invoquent sans vraiment souhaiter l'assouvissement de leur désir. L'autre se doit de rester transcendant.

*Ô ma source!* est le récit de la recherche d'absolu d'un pasteur suicidaire et alcoolique qui abandonne sa femme et se réfugie dans un bordel pour réfléchir à son évolution spirituelle. Entouré de jeunes et jolies prostituées, il rédige son journal. De plus, une correspondance suivie s'établit entre lui, son évêque, sa femme et sa fille. En bons protestants, tous se prêtent de fortes sommes d'argent. Afin de sauver l'âme de sa brebis égarée, l'évêque ne manque pas de rappeler fréquemment à son pasteur de manger des légumes. Il ajoute parfois qu'il faut bien les mastiquer.

Ce leitmotiv et la perversion d'expressions religieuses mettent en relief l'irrévérence de l'auteur et son humour face à la morale chrétienne. La juxtaposition des styles épistolaire et diariste permet ici une multiplication des voix qui se superposent et s'opposent en une polyphonie qui dévoile les demi-vérités qui se glissent subrepticement de post-scriptum en post-post-scriptum.

Sylvie Beaupré





**PASSER LA NUIT**  
**Claude Poissant**  
**Les Herbes rouges,**  
**1988; 11,95 \$**

**LE SYNDROME DE CÉZANNE**  
**Normand Canac-Marquis**  
**Les Herbes rouges,**  
**1988; 11,95 \$**

Dans sa note éditoriale, le directeur de la nouvelle collection «Théâtre» aux Herbes rouges, Gilbert David, en précise les objectifs: «faire connaître de nouveaux auteurs et des pièces dans lesquelles les préoccupations dramaturgiques — structure de l'action, statut des personnages et syntaxe du dialogue, (...) — sont manifestes.» Gilbert David dit aussi privilégier le code écrit et ne pas admettre les contractions de mots et les élisions de muettes. *Passer la nuit* et *Le Syndrome de Cézanne* sont les deux premières pièces de la collection; leur originalité réside dans le regard critique que les auteurs portent sur leur oeuvre. Ainsi, Claude Poissant a voulu construire son texte de matériaux «modernes» en se servant de l'instant présent, de la complexité des êtres qui croisent sa vie. C'est en s'inspirant des silhouettes et personnages qui fréquentent les bars ou qui ont meublé ses nuits et ses soirées de 1983 que Poissant met en scène la génération des 25-30 ans, désabusée, blessée, frustrée, habitée par le mensonge envers soi et envers les autres. Coproduit par la Rallonge et le Théâtre Petit à Petit, *Passer la nuit* a été créé le 13 octobre 1983 à la salle Fred-Barry de Montréal dans une mise en scène de l'auteur. Normand Canac-Marquis s'inspire aussi de sa propre expérience pour faire vivre à Gilbert l'hallucinante obsession de la mort de sa

femme et de son enfant dans un accident d'auto, à l'entrée du pont Champlain, à 18h04, le 16 juillet 1986. La paranoïa de Gilbert l'amène à s'interroger sur la réalité de sa propre existence, étouffé qu'il est par la solitude, et sur la «normalité» de son comportement. Dans une mise en scène de Lorraine Pinal, *Le Syndrome de Cézanne* a connu les feux de la rampe le 20 février 1987 au café-théâtre la Licorne à Montréal, dans une production de la Rallonge.

Denis Carrier

**MISS MORPHOSE**  
**Line Mc Murray**  
**Noroît, 1988; 15,00 \$**

À la base de la poésie de Line Mc Murray, il y a l'exigence oulipienne de la contrainte. Ce parti pris — qui est celui de la littérature potentielle — suppose que la contrainte soit créatrice, puisque elle libère l'artiste du poids de l'inspiration qu'il attend mythiquement. En outre, comme ce sont les structures qui sont explorées, et, par là, la potentialité du texte qui est multipliée à plaisir, c'est le réel même que l'on veut atteindre, au hasard des tentatives. C'est du moins ce qu'assure la voix poétique, qui ne cesse de formuler son projet: «l'agi/de ce livre/simuler le littéraire» (p. 5), «avant tout/vivre au rythme du réel/se rééliser dans le corps à corps avec la vie» (p. 112). Ce corps à corps se manifeste par exemple par la création d'un «lexique» de mots «coup de foudre» répertoriés de façon ahurissante en listes s'étalant sur quatre pages, pour qu'ensuite soient constituées allègrement toutes les combinaisons de mots possibles.

L'auteur, dans un bénéfique «avertissement» précédant les deuxième et troisième parties, précise qu'on aura affaire autant à une «théorie de la fiction» qu'à une «fiction de la théorie» et explique, un peu obscurément, sa démarche poétique. Cette démarche, qui réclame audacieusement l'utilisation de l'ordinateur, est absolument rigoureuse, savante; malheureusement elle est assez peu accessible aux lecteurs profanes qui, comme moi, cherchent avant tout dans un texte poétique la communication d'un certain regard sur le monde qui a peu à voir, finalement, avec le réel

qui est très systématiquement donné ici. Le monde de *Miss Morphose* m'est demeuré infiniment lointain, et j'ai éprouvé le sentiment troublant que cette poésie ne m'était pas adressée.

Patricia Belzil

**LE MONDE COMME OBSTACLE**  
**François Charron**  
**Les Herbes rouges, 1988;**  
**16,95 \$**

Étrange itinéraire que celui de François Charron: des poètes québécois de sa génération, il fut sans doute celui qui s'est attaqué le plus durement à l'idée «bourgeoise» d'oeuvre, à l'idée même de littérature. Par un curieux retour des choses, le voilà non seulement engagé dans une oeuvre, mais encore unanimement reconnu comme un des plus importants jeunes poètes québécois. Et ce consensus est, à mon avis, justifié. Charron fait mentir le préjugé, trop souvent fondé, selon lequel publier beaucoup signifie publier n'importe quoi. Cette vingt-cinquième publication est une oeuvre forte.

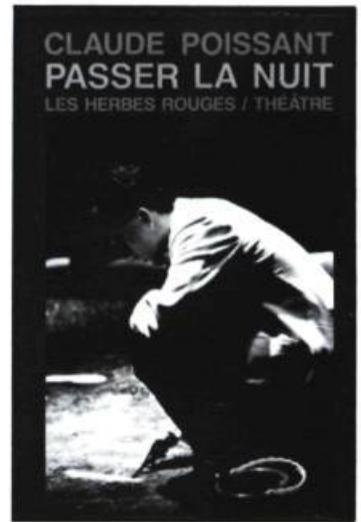
Elle est toutefois difficile, peut-être parce qu'elle tient autant de la peinture que de l'écriture. Il s'agit, si on veut, d'une sorte de description sans discours. Charron se montre attentif à l'immédiateté, à ce qui peut se révéler sans l'intermédiaire de la signification. Sur le ton du constat, le poète aligne des phrases (des vers?) à la fois déroutantes et familières. S'y allient contemplation et empêchement (un peu comme chez Fernand Ouellette, à qui, d'ailleurs, est dédié ce livre): «La pensée entre d'un seul pas dans cet espace», mais «Des obstacles encombrant l'endroit».

Un accompagnement stimulant pour qui, comme Charron, croit que la poésie, «cela n'est pas un sens».

François Dumont

**LES RETOUCHES DE L'INTIME**  
**Hélène Dorion**  
**Noroît, 1987; 12,00 \$**

*Les retouches de l'intime* est le troisième recueil d'Hélène Dorion qui a déjà publié *L'inter valle prolongé* (1983) et *Hors champ* (1985). Ce qui est



relativement peu et nous fait croire que l'écriture d'Hélène Dorion en est une de patience et — quoiqu'il faille utiliser le terme avec discernement — qu'elle mise sur une certaine lenteur.

Et sur l'intériorité, aussi. L'espace poétique étant, presque par définition (ou par convention), le lieu privilégié de l'intime, l'on peut dire qu'Hélène Dorion en surdétermine le sens, le titre du recueil reflétant avec une belle exactitude le propos poétique.

L'objet de *Les retouches de l'intime* est l'autre, le désir. Tenter de rejoindre le premier, de nommer un tant soit peu le second ou d'en parler. Mais plutôt que des poèmes disparates *sur*, madame Dorion établit une forme de chronologie des moments, des états, des émotions qui mènent à l'autre, et l'ensemble des textes en vient à raconter ce parcours vers et en l'autre.

Hélène Dorion écrit des textes brefs, pour ne pas dire d'une extrême concision, tout en pratiquant l'art de la minutie. Rien n'est dit qui ne soit pensé, rien n'est inutile. Par l'ellipse, l'écrivaine parvient à créer tout un monde d'atmosphères, d'émotions, de sensations diffuses.

Il est toujours difficile de parler du poétique: essayant de cerner le sens, l'intention du poète, on les réduit à la métaphore. Peut-être est-ce encore plus flagrant lorsque celui-ci livre ainsi: «je serai l'écho de ce qui m'apprend/ un peu de ce vent cet arbre/ cette patience dont on ne parle pas». Alors plutôt, je vous enjoindrai de lire Hélène Dorion, qu'il est encore convenu d'appeler l'une des jeunes voix intéressantes de la poésie québécoise.

Francine Bordeleau